



ARTICHAUTS ET AUTRES LETTRES

Maranúbia Pereira Barbosa-Doiron¹

LA LETTRE

Il était 17h01, le 7 mai 2003, quand ma lettre a été enregistrée à l'agence de ce qu'on appelle Correios, le correspondant brésilien de la Poste française. L'employée, une jeune fille de vingt ans à peine, peau foncée, cheveux mi-longs frisés, air gai, dont on pouvait lire le prénom sur le tee-shirt – Luana – n'avait jamais entendu parler du pays du destinataire de ma lettre. Après avoir cherché sur un ordinateur, souriante, elle prit la lettre et s'en alla demander à un supérieur où se trouvait la Martinique. Quelques minutes après Luana revint et me dit qu'elle n'avait pas trouvé le nom de l'île parce que les ordinateurs ne connaissent que les pays dont les noms sont écrits en portugais: Martinica et non pas Martinique.

Simple, toujours souriante, Luana m'a demandé si je connaissais la Martinica, et je lui ai répondu que non.

- Où est-ce la Martinica ? C'est vraiment une île, entourée d'eau de tous côtés?
- Oui, partout.
- Et toi, tu le connais, ce monsieur qui va recevoir ta lettre?
- Oui et non.

Elle a souri, toute pensive. On voyait ses belles dents, blanches, des vestiges de son sang noir.

“Elle doit être belle, la Martinica”. Elle réfléchissait tout en allant et venant derrière le comptoir.

- Oui, très belle, je l'ai déjà vue en photos.

Luana a pesé la lettre, s'est informé de ce qu'elle contenait, a rempli un imprimé, m'a rendu la monnaie, puis elle m'a expliqué comment je devrais faire pour suivre le parcours de ma lettre sur l'internet.

¹ Maranúbia Pereira BARBOSA-DOIRON é estudante especial de doutorado em Estudos da Linguagem pela Universidade Estadual de Londrina (UEL), concluiu mestrado na área de estudos citada, também na UEL, e graduou-se em Comunicação Social, habilitação em Jornalismo, pela referida instituição. maranubiabarbosa@yahoo.com.br



Je suis partie. Luana m'a fait un signe de la main en souriant gaiement.

Le soir même, chez moi, j'ai constaté sur le site des Correios que ma lettre était partie de la petite agence vers l'aéroport de Londrina à 18h32. Il était 20h26 minutes du même 7 mai lorsqu'elle est partie pour Rio de Janeiro.

Là-bas, ma lettre est restée avec des milliers d'autres, six jours, puis elle a été envoyée à la Martinique le matin du 13 mai, à 09h12.

Luana m'avait expliqué qu'après la sortie du Brésil on ne pouvait plus accompagner le parcours du courrier, sauf si on acquittait des tarifs spéciaux.

J'étais encore enfant et j'aimais voir passer le facteur dans la rue de mon village. Toujours habillé d'un pantalon bleu et tee-shirt jaune, comme les couleurs du drapeau brésilien, le facteur me fascinait. Dans son grand sac il apportait tous nos secrets, nos attentes, nos rêves, nos peurs, nos angoisses, tout. Les gens, dans les lettres, envoyaient des mots d'amour, de ruptures, racontaient leurs vies, leurs maladies, annonçaient les naissances, les morts, les baptêmes, expédiaient de l'argent, des boucles de cheveux, des photos, des pétales de roses séchés.

Dans mon village le facteur, le seul que j'ai connu pendant les trente-cinq ans et quelque mois que j'y ai vécu, s'appelait José, mais on disait tout simplement "Zé do Correio". Il était brun, laid, mal peigné, mais sympathique. Il avait une voix tranquille et un accent propre aux gens issus du Nord-Est du Brésil. Je le trouvais mystérieux. Il était le dépositaire, le gardien de nos lettres, il les envoyait partout dans le monde, connaissait les chemins qu'elles parcouraient. Quand j'étais petite et que je le voyais arriver chez moi avec une lettre dans la main je voulais lui demander sur les secrets du courrier: "Comment faites-vous pour envoyer les lettres? En bus, en avion, en bateau? Pourquoi elles ne se trompent pas dans leurs routes?"

Mais j'avais honte de la simplicité de mes questions, et je laissais Zé do Correio partir sans me répondre, avec son sac et ses secrets.

Les Correios, ou la Poste, comme tu veux, exerce toujours sur moi la même fascination d'autrefois. Pour les fonctionnaires qui y travaillent certainement qu'il n'existe rien de particulier dans leur métier. Pas pour moi. Il y a quelque chose qui relève de l'art et du mystère pour ce qu'ils font. On leur donne le droit de lire ce qui est écrit sur nos enveloppes, de les toucher, de deviner ce qui est dedans. Quand ils font le tri de nos lettres, à quoi pensent-ils? Il y a-t-il eu un fonctionnaire qui n'aurait pas bien compris ce que j'ai écrit sur l'enveloppe, qui s'est posé des questions sur le contenu de ma lettre?



Ma lettre est arrivée dans tes mains aujourd'hui, le 21 mai, quatorze jours après le postage, avec mon écriture irrégulière tracée d'un stylo bleu, mais je ne sais pas quel chemin elle a parcouru après sa sortie de Rio. Dans quelle compagnie aérienne elle a voyagé? Elle a pu passer par Belém? Par Macapá? Elle a pu faire une escale à Cayenne? Faisait-il jour ou nuit quand elle est arrivée à Fort-de-France? Combien de jours, ou d'heures, ma lettre a passé dans l'agence de la Poste en Martinique? C'est un secret qui appartient à ma lettre et que je ne saurai jamais.

ARTICHAUTS

Je me souviendrais toujours de la première fois que j'ai vu quelqu'un manger des artichauts. Il était plus de vingt et une heures, mais il ne faisait pas sombre. Il y avait encore un reste de lumière, une étincelle insistante qui demeurait dans la longue clarté de l'été européen.

J'étais assise à la salle à manger, une pièce contiguë à la cuisine, en face du placard de bois sombre, presque noir. Un papier peint floral d'un ton pastel, déjà décoloré par le temps, couvrait le mur. Je pianotais du bout des doigts sur la table rectangulaire, en bois clair vernissé. Ma pensée allait distante.

Il est apparu brusquement, en apportant la cocotte minute dans laquelle, le matin, il avait plongé dans l'eau deux artichauts et les avait fait cuire au naturel, sans sel ou autres sortes d'épices, pendant plus d'une heure.

Il a posé la cocotte sur un plateau de fer, format rond, peint en noir, dentelé, dessins délicats, qui se ressemblaient à des arabesques.

Il s'est assis à côté de moi, a occupé sa place sur le banc installé tout au long du mur, a arrangé les coussins du dossier, a souri légèrement. Il a ouvert la cocotte avec l'expérience des années. Là-dedans s'est dégagée une bouffée de chaleur humide, et il a retiré son visage.

Fumante, la bouffée s'est répandue dans l'air. On respirait un arôme rude d'herbes recueillies au hasard, des herbes pressées et mises en infusion.

Il a tourné le regard vers moi, j'ai cligné les yeux, j'ai hoché la tête, déclinant l'invitation. Il a froncé le sourcil, l'expression vague. Il a embroché sur une fourchette la tige longue de l'artichaut, l'a mis dans l'assiette et a couvert la cocotte. La cuisson avait rembruni encore plus les feuilles, en leur donnant un aspect plus âpre. La tige et le fond d'artichaut ressemblaient à un grelot, primitif, quasi ancestral.



Tout d'un coup, il a tourné la tête, m'a regardé, a voulu sourire comme s'il savait ce qui se passait en moi. Il s'est levé, a ouvert le placard, a fait sortir un verre contenant de la vinaigrette préparée la veille. Il a versé dans l'assiette deux ou trois cuillerées. J'ai senti l'odeur agréable de l'huile d'olive, de l'ail, des oignons, du persil, mélangés.

Il a respiré longuement, comme en soupirant, a fermé ses yeux petits, et avec une de ses mains il a tenu la tige, et avec l'autre il a enlevé la première feuille de l'artichaut. Ensuite, il l'a imbibé dans la sauce et l'a porté à la bouche. Alors il a commencé à absorber cette feuille-là comme si elle avait quelque chose de substantielle, en s'arrêtant un peu, comme s'il méditait sur la saveur du végétal.

Il a posé ce qui est resté de la feuille de l'artichaut sur l'assiette, a détaché une autre, l'a passé dans la vinaigrette, l'a mordillé sans hâte, a sucé quelque chose qu'il y avait dedans, et l'a mise avec la première.

Il enlevait les feuilles l'une après l'autre, en répétant chaque geste patiemment, en accomplissant un rite séculaire, un ouvrage irrémédiable.

Sucées, vides, les feuilles formaient des monticules bien arrangés dans un coin de l'assiette, inertes, oubliées de l'ancienne tige.

Peu à peu une tristesse infinie, indéfinie, m'a envahi. Une tristesse énorme de le voir silencieux, concentré, à extraire la sève insipide des feuilles rugueuses de l'artichaut. Une aura de solitude émanait de lui, une solitude démesurée, incessante. Il avait un air d'abandon, et moi, je ne savais plus d'où venait cet abandon, s'il émanait de lui, s'il était de moi-même, ou s'il se dégageait des feuilles de l'artichaut délaissées dans un coin de l'assiette.

COQUELICOTS

C'était la fin d'après-midi d'un jour d'été comme tous les autres. Nous venions tous les deux, distraits, silencieux, absorbés par nos pensées. Il conduisait la voiture sans hâte, une seule main sur le volant, paresseusement.

La route était une longue ligne droite et tranquille. La quiétude du jour était quasi palpable, je pouvais même sentir sa touche.



On roulait doucement. Un instant j'ai eu l'impression qu'il n'y avait que nous dans le monde. Notre solitude infinie, inattendue, était plutôt douce. Douce et mélancolique à la fois. Le soleil était plutôt une caresse tiède, et la vie à ce moment-là m'est apparue inconséquente et légère, magique comme elle devrait l'être.

Aux alentours de la route c'était l'immensité des champs de céréales récoltées. Le paysage était coloré d'une nuance ocre, monotone. Envahie par cette atmosphère, je n'ai pas vu quand les premiers points rouges ont apparu dans les champs. Ça et là des fleurs remplaçaient la couleur sobre de la campagne. C'était comme si quelqu'un, un peintre inattentif, peut-être, y avait versé le teint vermeil de sa palette sur les tiges fines des céréales qui restaient aux champs.

Le vent poussait les pétales des fleurs dans toutes les directions, sur la route, contre les vitres de la voiture. Elles s'envolaient dans l'air, fluides comme un souffle. Leur vol était délicat et irrégulier comme d'un papillon, comme un colibri ivre, perdu dans un jardin tropical.

Mon regard a attiré son attention. "Ce sont des coquelicots", a dit-il, sans grand intérêt. Le nom, coquelicot, m'a fait me souvenir d'un tableau que j'avais vu une fois dans un livre. J'ai revu dans ma mémoire un paysage flou, deux femmes, les robes longues, un parapluie, des chapeaux, une petite fille ramassant les fleurs, et les pétales rouges tout autour comme gouttes de sang éparpillées. Fugaces, brefs, les points rouges n'étaient que des impressions de coquelicots. Les images du tableau défilaient des deux côtés de la route, passaient rapidement devant mes yeux comme impressions fugitives et volatils de ma mémoire. Il m'a regardé comme toujours, évasivement, distant. J'ai eu l'impression qu'il était là-bas à mes côtés mais que dans quelques instants il deviendrait une image du passé, comme les coquelicots des champs qui restaient derrière moi.